

*Il était une fois
en octobre*

**Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales
du Québec et Bibliothèque et Archives Canada**

Titre : Il était une fois en octobre / Marie-Krystel Gendron

Nom : Gendron, Marie-Krystel, 1986- , auteure

Identifiants : Canadiana 20250026546 | ISBN 9782898671999

Classification : LCC PS8613.E537 I42 2025 | CDD C843/.6-dc23

© 2025 Les Éditeurs réunis

Illustration de la couverture : Anouk Noël

Les Éditeurs réunis bénéficient du soutien financier de la SODEC
et du Programme de crédit d'impôt du gouvernement du Québec.

Financé par le gouvernement du Canada



Édition

LES ÉDITEURS RÉUNIS

lesediteursreunis.com

Distribution nationale

PROLOGUE

prologue.ca

Imprimé au Canada

Dépôt légal : 2025

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque et Archives Canada

MARIE-KRYSTEL GENDRON

*Il était une fois
en octobre*



LES ÉDITEURS RÉUNIS

De la même auteure chez Les Éditeurs réunis

Mille fragments de nous, 2024

Une virée à l'hôtel, 2024

Ma famille recomposée, toi + moi = 5, 2024

Ma famille recomposée, 2023

Il était une fois en décembre

1. *Livia*, 2022

2. *Romane*, 2023

Célibataire cherche animal de compagnie, 2021

Un été à l'auberge, 2020

Confidences d'une coiffeuse (éternellement exaspérée!), 2018

Confidences d'une coiffeuse (encore plus exaspérée!), 2017

Confidences d'une coiffeuse (exaspérée!), 2016



Marie-Krystel Gendron – Auteure



marie_krystel_gendron

*À toutes ces guerrières qui bravent la tempête,
vous êtes merveilleuses*

PROLOGUE

Un an plus tôt

Assise face au fleuve, j'observe les paquebots défilier d'est en ouest – et vice-versa –, sans trop comprendre ce que je fais là. Ça n'a jamais été mon genre, la mélancolie. Et pourtant, elle m'habite entièrement. Pas tous les jours, mais assez souvent dernièrement. Depuis le sixième étage de l'immeuble dans lequel je vis – seule comme les pierres –, la vue est saisissante. Surtout à cette période de l'année. Davantage à cette heure de la journée. L'été s'est récemment transformé, l'automne a repris ses droits, et le panorama qui s'offre à moi n'a rien à envier aux paysages de Courbet. Ni de n'importe quel autre peintre, d'ailleurs. Un coucher de soleil qui aurait inspiré Mallarmé. S'il avait été encore vivant, cela va de soi. Et moi, le suis-je réellement ? Vivante, je veux dire. J'imagine que oui, car lorsque j'ose effleurer l'une des cicatrices laissées en souvenir de ce passage que je préférerais oublier, mon cœur s'affole. Alors, oui, dans cette optique, je suis certainement encore vivante. Déjà, les traitements de chimio se sont montrés voraces sur mon corps, et bien que j'aie pu sauver mes cheveux, ma poitrine, elle, n'aura pas survécu. Je suis consciente d'avoir été chanceuse dans ma malchance, mais j'en ressors affaiblie. Effrayée. Voire impuissante. Et voilà qui est bien pire que tout le reste.

De l'autre côté du fleuve, le soleil poursuit sa descente et, malgré la tombée du jour, les nuances d'ambré se mêlant aux teintes de bordeaux demeurent saisissantes. Et pourtant, elles

ne m'impressionnent pas tant que ça. Plus rien ne m'émerveille désormais. Ce que je donnerais pour réussir à croire que la beauté du monde m'éblouira de nouveau, un de ces jours !

— Mais qu'est-ce que tu fais là ? me surprend la douce voix de Jeanne, depuis l'intérieur de l'appartement.

Comme j'ai laissé la porte-fenêtre entrouverte, ma tante montre le bout de son nez dans l'embrasure. Dans ses mains, un plat que je devine encore fumant. Joyeuse, elle pose un regard bienveillant sur moi, celui qui me fait toujours sentir comme une petite fille à ses yeux.

— Comme tu ne répondais pas à ton téléphone, j'ai décidé de passer te voir directement ! ajoute-t-elle.

Je lui souris et l'invite à me rejoindre sous mon plaid en lainage en tapotant l'espace vacant à ma gauche. Jeanne ne se fait pas prier plus longtemps et dépose le plat sur la table basse du salon. Quand je dis que je vis seule ici, c'est vrai. Comme les pierres, en revanche, c'est peut-être un peu exagéré. Beaucoup. N'habitant qu'à deux coins de rue de chez moi, ma tante est non seulement la personne la plus importante à mes yeux, mais aussi la plus présente dans ma vie. Depuis le décès de mes parents – j'avais six ans à l'époque –, Jeanne a bravement repris le flambeau de mon éducation, mais pas que celui-là. Ce serait injuste de la qualifier comme simple tutrice à mon endroit, puisque cette femme représente tout l'or du monde à mes yeux. Et je sais que c'est réciproque.

Depuis vingt ans déjà, Jeanne assure son rôle de «maman de cœur» à la perfection. Elle demeure ma très chère tante, bien entendu, mais puisque c'est la seule figure maternelle qu'il me reste, je la considère comme telle, et parfois, je me sens coupable. Comme si Rachelle, ma douce maman qui s'est envolée trop

vite, me jugeait du haut de son nuage. C'est insensé, surtout que je ne ressens pas du tout la même émotion vis-à-vis mon père. Probablement parce que je ne lui ai jamais trouvé de substitut.

— Tu as passé une belle journée? s'informe-t-elle en posant affectueusement une main sur la mienne.

— Quand même, oui! m'exclamé-je en appuyant ma tête sur son épaule.

Dévouée Jeanne aux bras ouverts grands comme le monde! Elle qui, avant de voir sa sœur disparaître tragiquement, sans préavis, n'avait jamais souhaité avoir d'enfant. Par la force des choses, Jeanne a dû changer son chemin de vie après le drame, et bien qu'elle me répète sans cesse qu'elle n'aurait jamais envisagé la situation autrement, je me sens redevable. Pour tout dire, je lui serai éternellement reconnaissante de ne pas m'avoir abandonnée, d'avoir pris sur ses frêles épaules la charge de sa jeune nièce brisée à tout jamais.

— T'es sûre? insiste-t-elle.

J'acquiesce en forçant un sourire parce que la dernière chose que je souhaite, c'est de l'inquiéter davantage. Avec tout ce qu'elle a dû endurer par ma faute dans la dernière année, je ne veux surtout pas qu'elle recommence à se faire un sang d'encre à mon sujet. Même si, en vérité, c'est presque impossible, la connaissant. Reste que je me dois de ménager son petit cœur. Puisque Jeanne a beaucoup souffert de me voir traverser la tempête que mon corps m'a imposée, j'essaie de ne pas en rajouter quand c'est possible de l'éviter. Et bien que la menace subsiste, quelque part au-dessus de ma tête, le plus gros de l'orage est derrière moi. Derrière nous. Du moins, je l'espère.

— Tu sais que tu peux tout me dire, hein, ma grande? prononce-t-elle doucement en me caressant le bras.

— Je vais bien, je t'assure !

Ce n'est pas totalement faux, mais pas totalement vrai non plus. Seulement, Jeanne mérite une accalmie. Il devient donc impératif que je me ressaisisse, que je la tiennne en dehors de ma tourmente intérieure.

— Il est magnifique, notre fleuve ! lance-t-elle soudain. Tu as bien fait d'emménager ici. C'est plus tranquille que dans ton ancien immeuble, et la vue est incroyable.

Sa propension à vouloir me faire remarquer le beau dans chaque petite chose du quotidien me fait du bien. Jeanne a toujours été positive, n'a jamais même envisagé que ça pourrait mal se terminer pour moi. Ou alors, elle le cache bien, mais, dans tous les cas, ma tante y croit pour deux, et ce serait égoïste de ma part de la laisser y croire toute seule. Par conséquent, je préfère opter pour le bluff. Un tout petit bluff de rien du tout afin de préserver sa candeur. En fin de compte, on m'a retiré ce qui nuisait à la mienne, alors pourquoi rester avec ce goût amer envers la vie ? Charcutée, c'est ce que je suis devenue récemment. Charcutée, mais vivante, alors me plaindre n'est plus une option.

— C'est vrai que c'est beau ! renchéris-je.

Je me réjouis avec elle, prends sa main dans la mienne.

— Merci pour tout, ma tante !

Touchée, elle entrelace ses doigts autour des miens, continue d'admirer l'horizon avec, aux commissures des lèvres, un sourire qui renforce le mien. La palette de nuances qui danse sous nos yeux me donne l'envie soudaine de me maquiller. Ça fait longtemps que je ne me suis pas donné la peine de me refaire une beauté. L'idée que je ne suis peut-être pas si déprimée que ça, tout

compte fait, me passe par la tête. Si je songe à m'appliquer du fard sur les joues, à transformer mon visage pour lui donner de l'éclat, c'est forcément signe que je guéris peu à peu, non ? Parce que si mon corps va mieux – en théorie –, ma tête, elle, c'est une tout autre histoire.

— L'avenir est rempli de promesses, belle Mila, rien que du doux, de l'abondance, et même... de l'amour ! Tu verras, tout ira bien maintenant.

Voilà ce pour quoi Jeanne m'est essentielle. Pour sa présence, oui, mais aussi pour ça. Ces mots, qu'elle trouve toujours précisément au moment où il faut les dire.

— Je t'aime, murmuré-je.

— Je t'aime aussi, ma grande, je t'aime tellement !

Et pour ça, jamais elle n'a eu à me convaincre. Je le savais avant même que mes parents périssent dans cet accident de voiture, mais c'est devenu encore plus clair par la suite.

— Tu as prévu quelque chose, ce week-end ?

Je hausse les épaules. Qu'aurais-je bien pu prévoir, sinon que de rester sous les couvertures à regarder des documentaires de *true crime* en mangeant les petits plats dont me fait profiter ma très chère tante ? Rien. Il n'y a rien d'autre qui m'apparaît aussi attrayant à l'heure actuelle.

— Loin de moi l'idée de vouloir te faire la morale, ma chérie, poursuit-elle en remontant le plaid sur mes cuisses. Mais, oui... il y a un mais !

Je ris tout bas, l'incite à poursuivre, même si je me doute fort de ce qu'elle a à me dire.

— Passer tes journées à regarder des gens disparaître, c'est bien beau, mais il me semble que ça ne doit pas contribuer à élever ton moral vers le haut.

Sa remarque m'amuse. Mon *addiction* aux séries mettant en scène des crimes véritables et des disparitions mystérieuses ne fait pas l'unanimité. En vérité, personne ne comprend pourquoi j'aime à ce point visionner ce genre de choses.

— Ça me détend, dis-je en rigolant.

— J'imagine ! émet-elle, perplexe.

— Je te le jure. Au même titre que certains lisent de la romance pour s'évader, moi, c'est le *true crime* qui m'aide à mettre mon cerveau à *off*!

— Si tu le dis, abdique-t-elle.

Depuis qu'une bombe a injustement explosé dans ma vie il y a un an, Jeanne prend soin de moi comme d'un animal fragile. Trop fragile même, pour recevoir ses reproches. Pourtant, elle aurait le droit de me sermonner. De me brasser la cage et de tenter le tout pour le tout afin de me faire sortir de cette léthargie dans laquelle je suis beaucoup trop à l'aise. Mais elle ne le fait pas ou, en tout cas, elle ne s'acharne pas. Je pense que ma tante respecte mon rythme et je lui en suis reconnaissante.

Qu'elle prenne en charge mon alimentation, en revanche, ça, je ne m'en plains pas : Jeanne est un vrai cordon-bleu ! Seulement, pour tout le reste, le fait qu'elle me traite aux petits oignons me ramène sans cesse à ma réalité. Moins qu'il y a six mois, mais encore assez pour ne pas avoir prévu quoi que ce soit impliquant de sortir de chez moi ce week-end.

— Tu as toujours adoré te balader en forêt à ce temps-ci de l'année, continue-t-elle, souhaitant m'encourager. Et les couleurs sont commencées, tu devrais en profiter parce que ça ne dure jamais très longtemps !

— Elles sont toutes aussi magnifiques vues d'ici, lancé-je, cherchant à atténuer mon cynisme et adoptant un ton jovial. J'y suis plus à l'aise actuellement !

M'efforçant de paraître enjouée malgré le vague à l'âme bien présent, j'y vais même d'une petite blague dans l'espoir de la faire sourire :

— Je n'engloutis certainement pas toutes ces délicieuses calories pour les dépenser la seconde après, voyons ! dis-je en pointant du menton le plat resté à l'intérieur. Ce serait un véritable sacrilège de m'en départir alors que tu mets tant d'efforts à si bien me remplir l'estomac !

Ma tante pouffe de rire et me donne une légère poussée sur l'épaule. J'en perds l'équilibre, ce qui la fait s'esclaffer de plus belle.

— Reste que sortir prendre l'air au lieu de rester emmurée serait un bon moyen de te nourrir l'esprit, me lance-t-elle. C'est encore douloureux ?

Tante Jeanne aurait sans doute subi cette chirurgie à ma place si elle avait pu, et je sais que de me voir souffrir la tourmente tout autant.

— De moins en moins, lui assuré-je.

Et, pour lui prouver que je ne suis pas qu'une loque humaine qui passe ses journées à se morfondre, je lui annonce la bonne nouvelle :

— J'ai peut-être trouvé un emploi !

Ses yeux s'agrandissent, son sourire aussi.

— Où ça ?

— Brian m'a offert de rentrer comme serveuse à sa brasserie, lui exposé-je. Ma copine Margaux y travaille aussi, et je pense que ça pourrait me faire du bien !

— Et tu te sens assez en forme pour ça ? s'assure-t-elle, même si son enthousiasme à l'idée que je reprenne un semblant de vie normale est évident.

— Si je n'essaie pas, je ne le saurai jamais.

— Je suis sincèrement heureuse pour toi, ma chérie ! Je sais que ce n'est pas la carrière dont tu rêvais, mais rien n'empêche que tu recommences à voyager quand tu seras véritablement remise sur pied.

J'aimerais la croire sur parole. Vraiment. Et j'essaie fort de garder espoir, mais ne dit-on pas «chaque chose en son temps»? Pour l'instant, je vais me concentrer sur ma reconstruction, et ça commence par accepter ce *job*.

— Avec Margaux, ajoute Jeanne, alors que je ne m'y attendais pas.

— Quoi, Margaux ?

— Eh bien, j'ai cru voir qu'il y avait peut-être quelque chose entre vous, et ce n'est pas de mes affaires, je le sais, mais si tu ouvres ton cœur à nouveau, je pense que...

— Nous ne sommes que de bonnes copines, petite curieuse ! la taquiné-je.

— D'accord, d'accord ! capitule-t-elle. Dans tous les cas, je suis ravie pour toi.

L'espace d'un instant, un visage que j'essaie fort de ne pas me rappeler me revient en pensée. Je repousse son image du mieux que je peux, je vais même jusqu'à balayer l'air d'une main agitée.

— Ben voyons ! s'exclame Jeanne en ouvrant des yeux étonnés. Qu'est-ce que tu fais ?

C'est à mon tour d'éclater de rire, mais devant l'insistance de son regard, une nouvelle émotion se manifeste. Celle-là moins agréable que la précédente.

— Penses-tu que...

Le nœud dans ma gorge s'amplifie. À croire qu'il est omniprésent, ce maudit nœud ! Le fait qu'il soit là en permanence commence drôlement à m'irriter. La plupart du temps, j'arrive à le refouler, mais alors que je tente de le ravalier encore une fois, tout explose.

— Tu penses que je serai encore bonne à aimer maintenant que je n'ai plus... Maintenant que... J'ai peur, si tu savais combien j'ai peur, ma tante ! avoué-je.

Et ma peine se déverse comme une pluie diluvienne sur mes joues. Avec la venue de cette maudite maladie, j'ai laissé beaucoup de choses derrière. Des fragments de peau, certes, mais aussi de mon cœur. Moins visibles, ceux-là. Néanmoins, je me questionne à savoir ce qui me manque le plus entre les deux. Et la réponse s'insinue dans ma tête.

Lui.

Cole.

1

Aujourd'hui, 1^{er} octobre

L'automne a une saveur différente cette année. Enfin, plus douce que l'an dernier. Sur le chemin menant à la place publique – là où j'ai bien l'intention de m'arrêter prendre le petit-déjeuner –, je respire un bonheur qui, un matin de septembre, il y a deux ans, alors que je réalisais mon plus grand rêve de carrière à presque quatre mille kilomètres d'ici, m'a été arraché. Momentanément arraché, c'est vrai... Parce que je suis bien consciente que ce cher bonheur, je le retrouverai certainement un de ces jours. En plus d'avoir quitté ce poste qui comblait mes ambitions, j'ai aussi fait un trait sur mon premier grand amour. Si je le regrette ? Sans doute que oui, mais je sais aussi que c'était la seule chose à faire étant donné les circonstances. Le temps a passé depuis, et je recommence à croire qu'une telle intensité peut encore exister.

En avançant sur la chaussée, je réalise que la beauté de mon quartier ajoute à ma bonne humeur. Partout en ville, on ressent bien cette atmosphère singulière du mois d'octobre. Mon préféré. Celui venant juste avant la débâcle. Avec ses effluves épicés et ses journées fraîches, mais ensoleillées. Ironique, tout de même, que juste après, ce soit novembre. Novembre. Avec ses jours sombres et dénués de chaleur. Novembre douloureux, novembre pernicieux. Je hais le mois de novembre. Surtout le premier jour du mois. C'est celui où je suis devenue orpheline, et je l'exècre. L'espace d'un instant, laissant mon cerveau se remplir de noirceur, je perds mon sourire. Saleté de noirceur.

Reviens dans l'instant présent, Mila, reviens là où il fait doux!

J'y arrive. De peine et de misère, mais j'y arrive. Et je repense à Cole. À ce début de passion interrompue par ma faute. Je pourrais mettre ça sur le dos de cette fichue bosse, mais ce serait trop facile. Ouais, beaucoup trop facile alors que je suis maître de mes choix, et que cette cassure, c'est moi qui l'ai causée. Mes souvenirs me ramènent en arrière. À cette époque où, un peu plus de cinq mois après ce que je croyais être le début de ma nouvelle vie, je rentrais au bercail. Et hop, je suis revenue au Québec, aigrie, traînant mes valises remplies de déceptions. L'hiver s'est pointé deux fois, depuis. Et je sais aujourd'hui combien le temps file à une vitesse inimaginable. Il me semble n'avoir que survécu depuis ce jour-là, et bien qu'on me dise que c'est légitime, j'en ressens une certaine frustration. Après la vie, le destin, mon propre corps? Je ne sais pas vraiment à qui ou à quoi j'en veux, mais je lui en veux. Le sentiment est peut-être moins vif qu'il y a deux ans, mais il n'a pas complètement disparu pour autant. Jeanne dit que ça viendra. Et comme elle se trompe rarement, je m'accroche à cet espoir qu'elle entretient à coups de belles paroles et de petites attentions.

Here comes the sun, doo-doo-doo-doo.

Here comes the sun, and I say.

It's alright.

La douce voix de George Harrison résonne dans ma tête et me souffle que le beau temps est bel et bien revenu. D'arrêter de craindre la tempête, de renouer avec la meilleure version de moi-même. Celle qui a toujours trouvé une solution aux problèmes qui se dressaient sur sa route, jadis. Le médecin me l'a dit mot pour mot, il serait peut-être temps de lui faire confiance!

En quittant la clinique, tout à l'heure, je me suis promis de profiter à fond de cette journée de congé. Si je suis stressée par la décision que j'ai prise, il est hors de question de me laisser submerger par le doute. Et pour éviter la crise d'anxiété, quoi de mieux que de passer décorer la brasserie pour l'Halloween ? Ma fascination pour cette fête ne s'épuise visiblement pas en vieillissant. Déjà, je rêve et j'imagine ce que je mettrai en place pour que l'endroit soit renversant. Mais avant toute chose, me nourrir. Je passe donc en revue les restaurants du coin et opte pour celui sur la place du petit marché. Leurs pancakes sont imbattables.

— Bonjour ! me salue joyeusement un homme aux cheveux grisonnants, prenant une pause devant la boulangerie et détaillant scrupuleusement le contenu de la vitrine.

Je le vois plonger la main dans la poche de son manteau et en sortir un téléphone. Les yeux plissés, sa peau aussi – c'est beau vieillir –, il appuie sur le clavier en n'ayant pas tellement l'air de savoir ce qu'il fait, mais quand l'appareil coopère, un sourire naît aussitôt sur son visage. Je l'entends énumérer les différents pains qui se dressent devant lui, puis saluer amoureusement celle que je crois être sa femme à l'autre bout du fil.

— Oui, ma chérie, je vais penser à la focaccia aux olives.

La scène m'émeut. Et pour éviter d'inquiéter le pauvre homme parce que je le dévisage effrontément – lui qui m'a seulement dit bonjour –, j'essuie rapidement une larme naissante au coin de mon œil et poursuis mon chemin.

Me voilà donc à déambuler dans les rues de mon quartier, à errer un moment parce que ça contribue à me détendre. Bien que mon cœur soit plus léger, il reste paré à toute éventualité. Là, tout de suite, je me sens bien. Presque zen, même.

Ici, au beau milieu de la rue, les paupières closes, j'inspire profondément. Chose que je n'avais pas faite depuis beaucoup trop longtemps maintenant. Je ne le faisais pas exprès ; seulement, l'air restait coincé quelque part entre mes poumons et ma trachée.

Soulevant les quelques mèches qui se sont échappées de mon chignon, une brise délicate me donne envie de profiter du moment encore un peu. Il fait si beau aujourd'hui. Les rayons du soleil, brillant depuis la fin de l'été, diffusent une agréable chaleur sur mon visage, et j'avoue que ça aussi, ça gonfle ma réserve de petits bonheurs. Durant une fraction de seconde, mon esprit s'égare encore. Et si... *Non, pas question de m'arrêter à ces pensées intrusives et perturbantes. Mila Forest est une battante, et aujourd'hui est un bon jour. Le premier du reste de sa vie.*

Bon, ça y est, je parle de moi à la troisième personne maintenant !

Le craquement des feuilles sous mes pas – aussi banal soit-il – me fait sourire. Il n'y a pas à dire, je suis requinquée ! Plus qu'hier en tout cas. Bien qu'un doute subsiste dans mon esprit, j'essaie de ne pas lui accorder plus d'importance qu'il n'en mérite. Au fond, il n'a pas besoin de moi pour exister, alors qu'il se débrouille tout seul, ce fichu doute. Je préfère me concentrer sur l'énergie positive qui m'habite actuellement.

— Belle journée, n'est-ce pas ? lance une dame à mon endroit, alors que nos regards se rencontrent à une intersection.

— Merveilleuse !

Lui adressant mon plus beau sourire, je me remets en marche dès que le feu piétonnier indique d'avancer. En traversant le carrefour, je repousse la petite nausée qui menace mon estomac. Me mettre quelque chose sous la dent devient impératif, alors j'accélère la cadence. En levant les yeux, je remarque qu'une feuille d'érable

se détache d'une branche et amorce une lente descente jusqu'à venir se déposer sur mon épaule. Anodin, certes, mais j'apprécie le moment, peu importe son degré de simplicité.

— Salut, Mila! s'exclame Véronique, m'adressant un signe de la main.

Je m'arrête devant la vitrine de sa pâtisserie, admire le souci du détail des petites douceurs qui paraissent toutes plus délicieuses les unes que les autres. Cette femme a un véritable don, non seulement pour décorer la devanture de la boutique, mais également pour confectionner des sucreries qui donnent l'eau à la bouche, et mon ventre se remet sitôt à gargouiller.

— Tes galettes à la citrouille sont-elles de retour sur le menu, dis-moi?

— Romane doit justement être en train de les sortir du four! répond-elle joyeusement.

— Réserve-m'en une douzaine! la supplie-je. Je repasserai en fin de journée.

La pâtissière m'adresse un clin d'œil et se remet à l'agencement des citrouilles ornant la vitrine en fredonnant. Une symphonie. Dans ma tête, dans mon cœur, dans mon corps tout entier, en vérité. Une agréable vibration qui naît en mon centre et se répand dans mon plexus. Eh bien, qu'elle se répande si ça lui chante; on m'a déjà envahie plus durement!

Je passe devant la boutique de décorations, une mélodie qui s'échappe des haut-parleurs fixés à la balustrade parvient à mes oreilles. Rassurante, cette mélodie.

Ma semelle écrase un autre amas de feuilles, et entendre leur craquement me rend heureuse. Légère, même. Jamais plus je ne tiendrai le bruissement des feuilles pour acquis. Ni rien tout court,

d'ailleurs. Avant, j'avais l'habitude de regarder sans voir véritablement. Ça n'arrivera plus. Et au risque de me faire traiter de fleur bleue, l'automne est la plus romantique des saisons. Qui plus est, il se révèle particulièrement doux cette année. Et bien que la météo annonce une belle température pour encore quelques jours, l'hiver sera à nos portes plus tôt que tard. Pas que ça me dérange, loin de là, même ! J'adore l'hiver, mais j'aimerais pouvoir profiter de toutes les couleurs jusqu'à ce qu'elles s'évanouissent pour laisser place au tapis blanc.

Octobre a des allures de fin d'été. Hormis les feuilles qui jonchent le sol, on se croirait en août. Toujours animée, la rue Principale se montre encore plus fréquentée que d'habitude aujourd'hui. On dirait que les commerçants se sont passé le mot pour décorer leurs vitrines, et je ne m'en plaindrai certainement pas. Je flâne dans les rues du centre-ville depuis un bon moment quand j'arrive finalement sur la place publique du petit marché et que je pénètre dans le restaurant.

— Bonjour, Rose ! salué-je la serveuse au sourire contagieux, qui m'indique d'ailleurs de la suivre aussitôt que je passe la porte de l'établissement.

— Mila ! s'exclame-t-elle. Tu seras seule ou tu attends quelqu'un ?

— Que moi !

Elle m'adresse un clin d'œil, puis repart en direction des cuisines. Je sais déjà qu'elle reviendra sous peu avec un jus de pomme fraîchement pressé.

— Voilà ! s'exclame-t-elle en le déposant devant moi. Comme d'habitude, ou je te laisse regarder le menu ?

— J'ai envie de faire changement, aujourd'hui.

— Nous avons reçu une livraison de chocolatines pas plus tard qu'il y a trente minutes! m'avise-t-elle alors que je salive déjà. Elles sont toutes fraîches et Romane y a ajouté une garniture à la cannelle.

Le talent des sœurs Leclerc n'est plus à démontrer; l'entreprise familiale est une véritable institution dans la région.

— J'en prendrais une alors, mais j'aimerais aussi avoir les œufs pochés spécial octobre, s'il vous plaît. Oh, et des pancakes!

— Tu as une faim de loup, me taquine-t-elle.

Rose me sourit et, en moins de deux, s'élance vers le passe-plat afin de passer ma commande. Admirant par la fenêtre les teintes orangées tapissant les arbres du centre-ville, je repense à Margaux. La culpabilité m'envahit. Je tente au mieux de me défaire de l'image de sa mine déconfite quand je lui ai annoncé que je n'étais pas amoureuse d'elle, mais c'est difficile. Je suis la mieux placée pour savoir combien un cœur brisé, ça peut faire mal. Et je déteste être celle qui en écorche un.

— J'ai entendu dire que tu t'occupais de transformer La Fabrique pour l'Halloween, cette année! me dit Rose, ce qui me fait sortir de mes pensées.

Soudain excitée, je lui dévoile combien j'ai réfléchi à chaque détail afin que l'endroit devienne le plus fabuleux qui soit.

— Bill m'a dit qu'il devait vous livrer des bottes de foin cet après-midi, me rappelle Rose.

— Ouiii, j'ai tellement hâte de m'y mettre!

— Nous organisons un brunch costumé au refuge ce week-end, si jamais ça te dit de passer! me propose-t-elle. Nous avons plusieurs événements prévus tout au long du mois à venir. Margaux est la bienvenue aussi!

Mal à l'aise, je feins l'enthousiasme. Si j'adore tout ce qui est en lien avec la fête des esprits, la nuit des ombres, ce genre de choses, je ne suis pas tellement ravie de savoir qu'on suppose que je viens automatiquement en duo lorsque je suis invitée quelque part. Il est vrai que Margaux et moi avons passé beaucoup de temps ensemble depuis la fin de l'été dernier, mais était-ce si évident que nous étions intimes ? Moi qui déteste me donner en spectacle – ou ne serait-ce que tenir la main de quelqu'un en public –, je croyais que nous avions su rester discrètes. Pas que j'aie honte de Margaux, loin de là. Seulement, comme il n'y avait rien d'officiel entre nous, je ne croyais pas que ça sautait aux yeux à ce point.

— Super, m'exclamé-je. Merci beaucoup !

Puisque je n'ai aucune envie de m'étendre sur mes amours inexistantes, je préfère changer de sujet. Et pendant que je m'emploie à trouver quelque chose d'intéressant à dire, mon téléphone se met à vibrer sur la table. J'hésite à y jeter un œil, mais Rose me devance.

— Je te laisse, m'adresse la serveuse. Je reviens avec ton assiette dans quelques minutes !

Sur l'écran de mon téléphone, le prénom de celle que j'essaie de fuir depuis maintenant une semaine apparaît en grosses lettres rouges. Bon, d'accord. Elles ne sont pas si grosses ni réellement rouges, mais c'est ce que j'imagine tellement elles me sautent au visage. Margaux m'accuse de ne pas lui répondre rien que parce que je suis une dégonflée.

Au bout d'un moment, les vibrations cessent et je me reconcentre sur le paysage qui s'offre à moi, de l'autre côté de la vitre.



Le ventre plein, j'arrive à la brasserie un peu avant dix heures et, en pénétrant dans le bâtiment, je me sens aussitôt comme si

j'étais à la maison. J'adore travailler ici ! L'endroit étant complètement désert, je me questionne tout de même à savoir si j'aurai le temps de terminer avant l'arrivée des premiers employés. Il faut dire que mes ambitions sont plutôt élevées. Nichée au cœur de la ville, la microbrasserie dont Brian est maintenant l'unique propriétaire est un endroit prisé et fréquenté par une clientèle hétéroclite que j'adore découvrir jour après jour. Au départ, mon engagement à La Fabrique ne devait durer que quelques semaines. Et les semaines se sont transformées en mois, pour finalement devenir une année complète. Même si ce n'était pas tout à fait ce que j'envisageais concernant ma carrière, je suis surprise de m'être approprié la place aussi vite. Il faut dire qu'avec Brian pour patron – rassembleur et si chaleureux –, l'équipe est une seconde famille pour chacun d'entre nous.

— C'est parti ! m'exclamé-je pour m'encourager.

M'activant aussitôt, je suis reconnaissante à Brian d'avoir pris soin de tout sortir ce dont j'aurai besoin. Ça m'évitera de perdre du temps à chercher parmi les bacs de rangement et la panoplie de décorations. Et pendant que je m'affaire à la transformation de l'endroit, mon esprit s'égare.



Deux ans plus tôt

Je me trouve à l'intérieur de ce petit appartement que j'ai aimé dès le départ, en train de fixer l'écran de mon portable. Le cœur lourd, je dois me rendre à l'évidence. De toute façon, ma décision est prise. Enfin, elle doit nécessairement l'être, puisque mon vol est réservé et que l'avion décolle dans une semaine – pas un jour de plus – avec, à son bord, ma carcasse épuisée, mais je serai soulagée de retrouver les miens. Une semaine, où je n'aurai pas dormi plus de trois heures d'affilée parce que mon cerveau part en

vrille dès que la noirceur s'installe. La nuit, c'est là que l'angoisse s'éveille alors que je n'ai jamais été de nature si anxieuse. Mais ça, c'était avant. Avant que je ne découvre cette «étrangère» sous ma peau. J'ai évidemment consulté une clinique médicale à Banff dès que j'ai senti cette bosse s'installer dans mon sein gauche, mais pour en savoir davantage, j'ai préféré retourner à la maison. Jeanne a déjà contacté mon médecin de famille, et même si j'ai tendance à me vautrer un brin dans ce cher déni, je sais bien que je dormirai beaucoup mieux lorsque je saurai enfin. Ou pas...

Six mois se sont écoulés depuis que j'ai quitté mon patelin, à la poursuite de mon idéal professionnel. En arrivant ici, j'ai vite compris que je ne m'étais pas trompée. Mon choix de carrière était bel et bien le bon. Une technique en gestion hôtelière plus tard, et voilà que j'atterrissais dans l'Ouest canadien avec ce rêve de voyager partout dans le monde après la fin de mon premier contrat. Et je suis tombée en amour avec les montagnes. Tellement que je me suis demandé si j'allais vraiment finir par partir d'ici. Et puis, rien que parce qu'une toute petite bosse se pointe un soir d'octobre, mon aventure prend abruptement fin. Jeanne dit que je pourrai toujours revenir, qu'elle est convaincue que je n'ai rien du tout, mais qu'il vaut mieux prendre le taureau par les cornes, et que lorsque je serai rassurée sur la nature de cette masse, je reprendrai ma vie là où je l'ai laissée.

— *Are you okay?*

La voix de Fiona me fait sortir de mes pensées.

— Oui, réponds-je par automatisme. Pourquoi je ne le serais pas?

— *You seem concerned...*

— Je le suis.

— *You need to talk?*

— Ça va passer! dis-je, tentant de la rassurer.

Le sourire de mon amie arrive à m'apaiser, mais je sais que ce sera temporaire. Le combat que se livrent ma tête, mon cœur et mon corps est impétueux. Pour être franche, la peur me paralyse.

— *I think you should come with me.*

Elle a raison. Rester ici à broyer du noir ne ferait qu'accentuer mon malaise. Ma coloc ne me laisse pas le temps de répondre que, déjà, elle repart vers la salle de bain.

— *It's gonna be fun, I promise!*

Depuis la fenêtre de notre appartement, j'admire la vue. Elle est à couper le souffle, et en songeant que je ne la verrai bientôt plus qu'en photo, je tremble d'émotion. Avec Fiona, la complicité que nous avons rapidement établie, et ce, dès notre premier jour d'embauche au complexe hôtelier, s'est transformée en réelle amitié. Ça aussi, j'ai du mal à accepter que je m'en sépare déjà. Et puis, le travail au Brewster est l'emploi le plus stimulant que j'ai eu la chance d'obtenir. Mon poste sera-t-il toujours disponible advenant le cas où je revienne? Je suis bien consciente qu'une telle occasion ne se représentera probablement pas de sitôt. À cette idée, mon cœur se serre doublement.

— Je viens!

Le sourire qu'affiche Fiona en déboulant dans le couloir est rempli d'affection.

— *I promise to help you forget your worries tonight*, prononce-t-elle en m'enlaçant. *And repeat after me... I am not sick! You are too young for that!*

J'émets un rire nasillard, mais mon amie répète :

— *Come on, say it! I am not...*

— *Sick.*

— *Again!*

— Je ne suis pas malade ! affirmé-je avec plus de vigueur cette fois. Je ne suis pas malade !

Encouragée par ma copine, l'euphorie me gagne, et pendant une nanoseconde, j'y crois sincèrement.